Document généré le 25 avr. 2024 08:24

Vie des Arts

Vie des arts

Riopelle, mon ami

Champlain Charest

Volume 46, numéro 187, été 2002

Jean-Paul Riopelle

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52871ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Charest, C. (2002). Riopelle, mon ami. *Vie des Arts*, *46*(187), 34–35.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lettre ouverte à mon Père

Riopelle,

En 1966, lors de mon premier voyage à Paris, j'ai fait la connaissance de Jean-Paul Riopelle grâce à l'amabilité d'un ami qui le connaissait depuis longtemps. J'avoue que le but de mon voyage était de rencontrer cet homme qui, compte tenu de ce qu'on racontait sur sa personnalité et sur l'envergure de son œuvre, me semblait presque un personnage de la mythologie québécoise. Lors d'une précédente visite au Musée des beaux-arts de Montréal, j'avais été subjugué par *Abitibi*, et le désir de posséder une toile de Riopelle me hantait. Était-il déjà trop tard pour réaliser ce rêve?

Je le rencontrai, le jour de son anniversaire, dans son atelier de Vanves rempli de nombreuses toiles, des créations anciennes et récentes, qu'il nous montra. J'étais plus qu'heureux de faire la connaissance de cet homme au milieu de ses pinceaux et de ses tubes de couleurs. Il fallut naturellement finir cette visite au bistro, il nous entraîna au Rosebud, un joli petit endroit à Montparnasse, centre de Paris, près de son marchand de toile et de couleur : Foinet. La soirée se passe à l'écouter raconter sa vie à Paris et à parler de chasse, de pêche, d'automobile etc…Nous avions plusieurs folies en commun. Il se faisait tard, et en sortant du bistro un peu éméchés après un certain nombre de Black velvet (champagne et bière brune), il m'invita à une partie de bras de fer. Nous nous installons donc, couchés en plein centre de la petite rue Bréa, à trois heures du matin, pour tirer au poignet…L'enjeu : « Si tu me renverses, je te donne un tableau » Et c'est comme cela que mon grand rêve se réalisa ! Je repartis avec un tableau qu'il avait baptisé *La carte du Canada*, fait tout récemment.

J'étais fier de ma force physique mais j'ai toujours soupçonné qu'il m'avait laissé gagner puisqu'il n'avait rien exigé si je perdais. Ce fut le début d'une amitié qui dure toujours. Je suis retourné à Paris de nombreuses fois par la suite, revoir cet homme dont les idées et le talent à manipuler matière et couleurs me subjuguaient. Il a changé ma vie car il a été pour moi l'homme le plus extraordinaire que j'ai rencontré. Alors que nous étions diamétralement opposés dans la vie quotidienne, les plaisirs de la chasse, de la pêche, des voyages, de la gastronomie nous réunissaient souvent et j'ai appris à connaître ses amis comme à fréquenter l'Art.

Par ma seule façon d'écrire et de m'exprimer, je vais me livrer tout entier, et si je ne trouve pas le mot juste, j'aurais perdu mon temps et gâcher ce moment.

Il est bien difficile de parler de ses souvenirs, et de mes souvenirs je n'en dévoilerai qu'un, le jour de notre rencontre.

Ce jour où j'ai compris ce que voulait dire Saint-Exupéry quand le renard explique au Petit Prince ce que signifie « apprivoiser », je cite :

« Je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde. »

C'est aussi ce jour-là, Jean-Paul, qu'au détour d'une de tes facéties, tu m'as dit que j'avais brillé par mon absence …

Aujourd'hui, c'est à moi de te faire remarquer la tienne, « d'absence ».

Dois-je en déduire que de tes absences et de tes silences jaillissent tes reconnaissances?

Encore une fois, les circonstances de la vie nous séparent!

Jean-Paul, tu as peut-être raison, les silences sont plus pudiques et plus sûrs que les mots, mais les absences ont-elles un sens?

Toutefois, en ce jour si particulier, je me suis décidé à publier ce témoignage, qui n'a au surplus que peu de prétentions : ce n'est qu'un témoignage sur une époque disparue et une petite chanson de piété filiale qui passera peut-être aujourd'hui pour l'hymne à l'amour d'un Fils à son Père.

Yann Fravalo-Riopelle

De gauche à droite :
Paul Rebeyrolle, Jean-Paul Riopelle, garde-chasse, Champlain Charest (l'auteur).
Circa 1974
Photo : Claude Duthuit

mon ami

En 1976, il vint s'installer et construire un atelier à côté de ma maison de campagne. C'était une telle joie pour nous de le voir arriver à l'automne pour la chasse à l'oie blanche ou au caribou, ou pour la pêche à l'omble de l'Arctique avec les Esquimaux. Lorsqu'il arrivait, il nous insufflait une nouvelle vie. Le quotidien n'existait plus car Riopelle ne connaît pas le temps. Et nous vivions à son rythme. Nous essayions de partager ses rêves et de les matérialiser, car Riopelle ne connaît pas non plus l'argent. Nous partions à la pêche dans les fonds du fjord de Pangnirtung à quelques heures d'avion, car Riopelle ne connaît pas la distance. Il m'a fait acheter un avion à flotteurs pour pouvoir partir à la pêche lorsqu'il en avait le goût, car Riopelle ne connaît pas non plus les risques....(c'est moi qui pilotais)

Il vivait à Sainte-Marguerite comme il vivait à Vétheuil, au milieu des gens du « coin », faisant siens tous leurs problèmes et les aidant. J'ai dû racheter un jour le vieux magasin général du village qui, à cause de l'âge avancé de son propriétaire, M. Lavigne 84 ans, que Riopelle rencontrait souvent quand il allait acheter chez lui des « peppermints à la cenne », devait être vendu. Le vieil homme pleurait sur son sort sur l'épaule du maître, à l'idée que son magasin serait démoli pour faire place à la construction d'un motel. Quelques jours après que Riopelle soit retourné en France, je reçois, chose inhabituelle, un coup de fil. « Ici Riopelle, Champlain on ne peut laisser arriver une chose pareille au père Lavigne. Propose-lui d'acheter son magasin pour qu'il puisse finir ses jours dans le calme ». Une semaine plus tard nous étions les heureux propriétaires du magasin général Lavigne à Sainte-Marguerite, car Riopelle ne connaît pas non plus les limites des largesses pour ceux qu'il aime.

C'est ainsi que Riopelle a vécu et qu'il vit encore. Un être resté jeune, plein de rêves, d'émotions et de créativité, d'une vision très juste de la société, très exigeant pour lui-même et ses amis. Il est doté d'une force psychique et physique qui nous étonne et surprend quotidiennement. Vivre à ses côtés, c'est oublier le temps et vivre intensément. Lorsqu'il nous quitte, on ressent presque cela comme une délivrance parce qu'il faut quand même bien continuer le travail au quotidien, mais en même temps il nous manque, et on a toujours hâte qu'il revienne. C'est comme la chasse aux oies. L'arrivée à l'automne de ces beaux oiseaux, d'une région lointaine, nous ensorcelle. Puis on s'habitue et lorsqu'elles repartent, on est un peu contents de retomber dans la réalité; mais à peine s'éloignent-elles dans le ciel qu'on espère déjà leur retour le plus tôt possible. L'écrivain Daniel Gagnon a dit un jour à l'occasion de l'arrivée de Jean-Paul Riopelle au Québec: « Tout son être se déploie comme les ailes de ses magnifiques oies ou de ses impressionnants hiboux. Son aura a tant d'ampleur qu'il envahit tout l'espace et qu'il nous émeut. »

C'est peut-être ce qui a été écrit de plus beau et de plus vrai sur ce fou merveilleux.

Champlain Charest

L'auteur est médecin, chef du département de radiologie au Centre hospitalier de Saint-Eustache, et propriétaire d'un bistro où il s'est constitué une des plus belles caves à vin en Amérique. Il collectionne les œuvres de Jean-Paul Riopelle et bien d'autres artistes contemporains.

LA CHASSE DOIT CONTINUER...

Quand un artiste comme Riopelle disparaît, le sens douloureux de la perte ne se nourrit pas seulement, pour nous, du vide laissé dans la communauté par son envol, mais aussi de l'étrange et sourde inquiétude pour le devenir de son œuvre que fait naître cette disparition. Aucun souci pour les éléments de la production: les musées, les galeries, les collectionneurs se chargent de leur survie. Les inquiétudes portent plutôt sur le sens de l'activité incessante qui les a mis au monde. Toute une pensée, toute une vie d'homme, l'une et l'autre enrichies de leur dérive toujours renouvelée au large des rivages émerveillés de l'enfance, vont se trouver soudain confrontées au récit mobile de l'histoire et au goût pour l'ordre, les définitions et les oublis. C'est que nous n'acceptons vraiment les innovations que lorsque le temps arrêté nous permet d'en faire des classicismes.

Il est trop facile de ne considérer que tel ou tel type de production comme représentant la vérité et la valeur de l'artiste. C'est oublier que pour lui, chaque journée en atelier a été suivie par une autre qui était le moyen de réfléchir à celle qui l'avait précédée. Des premiers essais paysagers du début, au floconnement des plumes et des oies sauvages de la dernière période, en passant par l'apprentissage de la liberté du geste automatique de la fin des années 40 et la richesse de la couleur puis la rigueur structurelle de l'extraordinaire série arctique de la fin des années 70, Riopelle a certes témoigné d'une somptueuse diversité, mais celle-ci n'a jamais été gratuite. Elle a toujours représenté sa vision d'une certaine forme du réel et de la nature, face à laquelle l'opposition, tant louée par l'histoire, de la figuration et de l'abstraction perd tout son sens. Le noir étonnant – et choquant pour certains – des icebergs de la série arctique, n'est pas autre chose que l'impossibilité de choisir les couleurs en un lieu où le blanc régnant n'en est pas vraiment une mais leur totalité. Choix impossible également pour les ciels qui, dans ces hautes latitudes, sont toujours à la fois des crépuscules et des aurores...

J'ai toujours associé à la démarche de Riopelle cette phrase d'un auteur anonyme qui disait: « Bien des oiseaux tués, bien des ailes mortes, gisent au fond de moi qui ne revivront plus, mais que la chasse continue plutôt que les souvenirs... » À notre grand dam, la chasse est hélas terminée pour Riopelle. Le seul moyen aujourd'hui de lui rendre justice est de la reprendre à notre compte et faire qu'elle ne cesse jamais dans nos yeux, nos têtes et nos cœurs.

Jean Dumont